

CE DONT GENEVE EST LE NOM

Philippe Macasdar

Texte rédigé dans l'avion de Madrid à Genève, le 23 février 2008.

- Vous êtes russe ?

- Russe et genevois !

C'est ainsi que Georges Pitoëff, le grand metteur en scène exilé en Suisse, répondait aux journalistes parisiens.

Après quelques années de création intense à Genève, avec Ludmilla sa compagne, Pitoëff dû se résoudre à un nouvel exil, lui qui aimait tant sa «petite Russie» et le public cosmopolite de la salle communale de Plainpalais. Il accepta l'offre de l'entrepreneur de théâtre Georges Hébertot et partit pour Paris. Hébertot écrira plus tard :

«Il eût suffit que Genève et la Suisse donnent un peu d'argent, un tout petit peu d'argent. Et Genève et la Suisse auraient eu le premier théâtre d'art d'Europe». C'était dans les années 20... Genève, la ville des rendez-vous manqués ? Mais aussi celle de toutes les initiatives, de tous les rêves.

Culture et société à Genève ? Qu'est-ce que ça signifie, au juste ?

Quelle culture produite par quelle société ou réciproquement ? Qui est le produit de qui ?

Par quelle cérémonie auscultative, quel bilan concret, quel cahier des doléances, quel observatoire du futur, notre forum se distinguera-t-il ?

L'anecdote des Pitoëff est révélatrice du lien particulier qui se noue et se dénoue, pour le meilleur et pour le presque pire entre les arts, la culture et la cité dite de Calvin ; Calvin, le réfugié qui a été expulsé de Genève une première fois, avant d'être rappelé et de réaliser le destin que l'on sait et qui rend en quelque sorte possible la rencontre de ce jour.

Depuis la Réforme, Genève est connue pour sa capacité d'accueil exceptionnelle. De par le monde entier, le seul mot de Genève évoque une espérance, une ouverture, une manière d'utopie. La possibilité d'un changement et d'une compréhension élargie. Il y a toutes sortes de réfugiés, toutes sortes de motifs pour se déraciner, de gré ou de force.

Comment mesurer la part de culture apportée par l'immigration ouvrière, les réfugiés d'hier et d'aujourd'hui, les travailleurs saisonniers, les sans-papiers ?

Je me souviens de cette famille de vingt-cinq chiliens qui avaient raconté, un soir à Saint-Gervais, leur fuite du régime de Pinochet et leur arrivée à Berne puis à Genève. L'un d'entre eux avait avoué avoir pensé que Genève et la Suisse ne faisaient qu'un !

Ce qui n'est pas une chose à répéter au genevois qui sommeille en chacun de nous et dont l'ego est inversement proportionnel à la hauteur du Salève.

Nous voilà donc réunis, dans cette Maison des arts du Grütli, prairie de toutes nos espérances fédératives, au bord d'un lac dit de Genève (mais qui ne serait rien sans Lausanne, Annemasse, Thonon ou Monthey), qui accueille le Rhône, le lave pour préparer sa jonction avec l'Arve et le propulse pour le grand voyage vers Marseille et l'Afrique... Si la pensée remonte les fleuves, la scène genevoise tente de remonter la pente, celle de son histoire typique et métissée, qui attend de nous sérieux et fantaisie, sens du risque et esprit d'entreprise : à la hauteur des besoins d'une époque, qui n'est pas toujours belle.

Trêve de lyrisme. Avant de disparaître, feu le *Journal de Genève* (un exemple de l'exception culturelle locale : entre protestantisme bancaire, libéralisme et amour des arts) déployait une activité de

sponsoring auprès de la Comédie de Genève, alors dirigée par Claude Stratz, genevois de Zurich. C'était au début des années 90.

«Le Journal de Genève soutient la culture genevoise», tel était le slogan apposé sur toutes les affiches. Je me souviens qu'un haut fonctionnaire des affaires culturelles municipales, genevois d'origine lettone, m'avait fait remarquer, que l'on n'invoquait pas une « culture lyonnaise » pour soutenir le TNP, ou marseillaise pour La Criée, zurichoise pour le Schauspielhaus... Histoire de remettre les choses à leur place.

Mais Genève déborde toujours de sa cuvette, sans pour autant être prête à se mouiller. Elle a de la fougue, de la fierté (allez dire du mal d'elle en présence de notre président, pas Pascal Couchepin : Sandro Rossetti), mais elle se plaint vite de toutes ses charges, semble alors porter un destin trop lourd pour elle, comme un fardeau absurde, et c'est la modestie amnésique, frileuse et paralysante qui prend soudain le dessus. Valse hésitation.

Y en a point des comme nous, mais chut, ne le répétons pas, et puis ça se discute.

J'aime beaucoup le Genevois jusqu'à l'âge de quarante ans. Très souvent, vers cette époque, il a déjà mis de côté une petite ou une grande fortune ; mais alors paraît le défaut capital de son éducation : il ne sait pas jouir ; on ne lui a pas appris à vivre dans des circonstances prospères ; il devient sévère et puritain ; il prend de l'humeur contre tous ceux qui s'amuse ou qui en font semblant ; il les appelle des gens immoraux. (Stendhal)

C'était avant l'immigration et le vent du XX^e siècle...

Le détonateur de ce forum, on le sait, est une histoire de politique, d'argent et de prérogatives entre les quatre échelons : fédéral, cantonal, communal et Genève. Genève ou comment s'en débarrasser ?

«GENEVE», c'est le mot que murmure Robert de Niro alias Frankenstein dans le film de Kenneth Branagh, en découvrant la ville natale de son père, le docteur Frankenstein, brave genevois et néanmoins inventeur du monstre.

«Genève, c'est le cerveau du monstre et le lieu de ta lutte», c'est ce qu'a dit le Che en assignant à domicile le jeune Jean Ziegler, refroidissant ses ardeurs de guerrilla.

Un autre Jean, Calvin, a fait d'une frontière, Genève, une capitale. Et la Réforme a donné son premier grand rôle à une petite cité ; ce sera le début d'une longue et belle carrière. Qui a son prix, que Genève dit ne plus pouvoir payer. D'où le malentendu qui nous occupe.

Si j'ai bien compris, quelle est la question? La culture à Genève, c'est : être ou ne plus être, ou avoir été ?

Genève veut-elle se doter, pour l'avenir, des moyens adaptés à ses ambitions culturelles, produits d'une société à la fois locale et internationale, à l'hybridité pourtant feutrée et cloisonnée, à la diversité sociologique féconde mais à sa traduction politique et artistique très intermittente... ? Car les 200 nationalités, les institutions internationales, les entreprises globalisées, les ONG, les centaines d'associations culturelles ne peuvent être réduits à une nuit à l'opéra ou à une fête de la musique.

Genève est-elle un monstre civilisé ? ou une civilisation de monstres ?

Genève n'est pas une, mais plusieurs. De l'intérieur et de l'extérieur ; extérieur sans qui Genève ne serait pas ce qu'elle est.

«Soutenir la culture genevoise» aujourd'hui, je crois avoir saisi. «Culture genevoise» comme on dit «culture française», «culture allemande», et comme on aimerait aussi pouvoir dire « culture suisse », mais c'est une autre histoire.

Une ville qui n'est guère grande, mais plus européenne que toute autre ville d'Europe. Impossible de dire si les habitants de la ville sont français, allemands ou italiens. Même le climat a quelque chose de cosmopolite. Dans le parc du Cours des Bastions poussent des grenadiers et des lauriers, et d'un même coup d'œil la vue peut embrasser les fruits mûrs des orangers et les cimes neigeuses des Alpes.
(August Strindberg)

Si Genève se présente depuis longtemps – la ville de Genève – comme un état ou une espèce de petite nation, c'est le fruit d'une histoire spécifique influencée par le regard des étrangers. Genève le fait sans forcément en être toujours consciente, car s'il elle l'était, la ville, elle n'aurait peut-être pas toujours agi ainsi. D'où son apparente démesure.

Genève, aujourd'hui, est confrontée autant à la gestion d'une crise de croissance qu'à la nécessaire valorisation de son patrimoine autant que de son vivier, son terreau.

On a pu regretter l'absence d'une politique culturelle explicite de la ville, à la Française. Mais cette absence n'a pas toujours été préjudiciable, paradoxalement. C'est une politique par omission ou sans le vouloir. Mais qui laisse faire, même contre son gré. Avec un sens social radical libéral vert...

A l'exception de l'opéra, de la musique classique et des musées, là où le patrimoine de la bourgeoisie et son divertissement vont de pair, là où la politique a forcément de la classe, la politique a, naturellement, accompagné.

Beaucoup plus récemment, au début des années 80, pour les arts de la scène, la musique, le cinéma et, enfin la danse, des subventions se sont constituées ; inexistantes pour la génération précédente, celle qui les a provoquées, celle qui a essuyé les plâtres. Les espaces alternatifs, les squats, notamment, les marges ont ainsi pris une place dans l'espace public que peu d'autres villes en Suisse et en Europe ont pu dégager.

Les vingt dernières années ont amplifié ce mouvement et nettement identifié Genève comme le lieu d'un petit « miracle » culturel, héritière d'une riche histoire. Vous avez dit politique culturelle ?

L'équation complexe entre le centre et la périphérie reste précieuse. Par exemple : le lancement d'un nouveau théâtre de comédie, initiative sans précédent, a été porté par une association de personnalités issues pour la plupart du terreau alternatif. En conséquence, ce projet ne pourra sérieusement se faire qu'en étroite complémentarité et non au détriment d'autres théâtres aux profils différents.

Aujourd'hui, des limitations apparemment financières et vraisemblablement structurelles devraient conduire à réduire le rôle et l'influence de Genève en tant que ville monstrueusement curieuse d'art et de culture.

On reproche à la ville d'avoir le plus grand budget culturel de Suisse, une dévoreuse. Si la Confédération fait pression sur le Canton pour qu'à son tour il morigène Genève, une ville elle-même entourée de communes légitimement ambitieuses, mais qui ne souhaitent pas toujours porter le nom de Genève, ne serait-il pas temps de reconnaître que ce que la ville fait quand elle subventionne le Grand Théâtre, le musée d'art et d'histoire, elle le fait au nom de TOUT Genève, et que quand elle dialogue avec Rhône-Alpes, Gaza, Turin ou Porto Alegre, c'est TOUTE l'image de Genève qui est en jeu. C'est son destin, et sa monstrueuse cohérence.

Alors s'il faut revoir les règles du jeu et les responsabilités financières de chacun, les coordonner, c'est dans une dynamique de réciprocité, en quête d'un partage équitable, fondées sur la vitalité et la qualité d'un projet culturel global assumé, non à la baisse, mais pour l'augmentation des moyens et leur plus juste efficience : au nom de « Genève ».

Car le Genevois, ce n'est pas seulement un genevois, mais c'est aussi un pays à cheval sur la France, la Suisse, l'Italie du nord...

Une culture, des cultures, quelles cultures, à Genève, aujourd'hui et demain ? Genève la ville, doit écrire sa « charte culturelle », celle que l'histoire lui a léguée, que le présent lui rappelle chaque jour. Et qu'elle ne peut manquer de défendre pour le futur.

Cette mission, elle la mènera certes avec encore plus de vista et de réussite, dès lors qu'elle pourra le faire avec le canton, les communes et la confédération.

Non, Genève n'est pas un monstre, elle doit simplement se donner les moyens politiques et financiers, en phase avec ses missions locale, régionale, nationale et internationale.

Riche par sa liberté et son commerce, Genève voit souvent autour d'elle tout en feu sans jamais s'en ressentir. Les événements qui agitent l'Europe ne sont pour elle qu'un spectacle dont elle jouit sans y prendre part.
(D'Alembert)

Et quelques lignes plus loin, Jean d'Alembert désignait, en Europe, notre ville pour y construire un théâtre, c'était il y 250 ans...

«Genève aime ta culture» ainsi parlait le père de Jean-Jacques à son fils. Et le fils d'imaginer des citoyens genevois tout à la fois spectateur et acteur de leur histoire.

Avec sa taille, sa situation et avec sa population, sans péter haut plus qu'il ne sied, « Genève » qui s'apprête à mettre en mouvement l'héritage universel de Calvin et de Rousseau, qui est à la terre de Ferdinand de Saussure, Piaget, Michel Souter et Starobinski, qui a accueilli sans le savoir plusieurs pionniers des arts de la scène au XX^e siècle, qui a fait des malheurs à Giordano Bruno, Voltaire et Robert Musil, ignoré François Simon et laissé partir Benno Besson, mais a comblé Albert Cohen et Albert Rodrik, Ernest Ansermet, Fabienne Abramovich, Oskar Gomez Mata et Noemi Lapsezon, « Genève », qui voit se croiser les plus puissants de la planète et la constellation altermondialiste, « Genève » qui accueille seulement trois matchs de l'Eurofoot, et n'a plus une équipe digne de CE NOM... eh bien, « Genève », le choix est simple :

soit nous biffons ton nom de nos mémoires, marche arrière toute !, l'effaçons de toutes les cartes de géographie et d'identité, de toutes les places financières, de tous les livres ; « Genève », un nom trop longtemps usurpé,

soit nous faisons de ce forum le creuset et le levier d'un redéploiement d'une politique des arts et de la culture à la mesure de ce destin démesuré, en parlant de politique et d'argent, en mettons notre histoire au cœur du programme, à l'avant-garde.

Faites vos jeux ! Qui dit mieux ?

John Berger, qui a vécu avenue Mategnin à Meyrin et compagnonné avec Jean Mohr et Alain Tanner, donne de toi une description révélatrice :

Comme un être humain, la ville de Genève est contradictoire et mystérieuse.

Voici la carte d'identité que je pourrais en établir. Nationalité : neutre. Sexe : féminin. Age : (faire preuve

ici de discrétion), disons qu'elle a l'air plus jeune qu'elle ne l'est. État civil : séparée. Emploi : observatrice. Caractéristique physique : légèrement voûtée pour cause de myopie. Remarques générales : sexy et réservée. Ces données, aucun guide ne les confirmera, mais certains textes de Joseph Conrad, de Graham Greene ou de Jorge Luis Borges en attestent le bien-fondé.